



Évocation d'Ernest Munier-Chalmas (1843-1903) par Gustave F. Dollfus, d'après un document inédit conservé aux Archives de l'Académie des sciences

Jean Gaudant

► To cite this version:

Jean Gaudant. Évocation d'Ernest Munier-Chalmas (1843-1903) par Gustave F. Dollfus, d'après un document inédit conservé aux Archives de l'Académie des sciences. Travaux du Comité français d'Histoire de la Géologie, 2013, 3ème série (tome 27, 10), pp.251-260. hal-01196614

HAL Id: hal-01196614

<https://hal.science/hal-01196614>

Submitted on 10 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX DU COMITÉ FRANÇAIS D'HISTOIRE DE LA GÉOLOGIE (COFRHIGÉO)

TROISIÈME SÉRIE, t. XXVII, 2013, n° 10
(communication écrite)

Document

*Évocation d'Ernest Munier-Chalmas (1843-1903) par Gustave F. Dollfus,
d'après un document inédit conservé aux Archives de l'Académie des sciences*

Avertissement : Alfred Lacroix, qui préparait alors sa *Notice historique sur le troisième fauteuil de la section de minéralogie*, lue à la séance publique annuelle du 17 décembre 1928, s'était aperçu qu'il n'existait pas de notice détaillée sur la vie d'Ernest Munier-Chalmas, lequel avait eu l'infortune de décéder 75 jours après son élection à l'Académie des sciences [25 mai 1903], où il n'eut pas l'honneur de siéger. C'est pourquoi il demanda à Gustave Dollfus d'évoquer pour lui ses souvenirs personnels relatifs à l'ancien titulaire de la chaire de géologie de la Sorbonne. C'est ce document, rédigé le 25 mai 1928 (un quart de siècle après la mort d'Ernest Munier-Chalmas), dont s'est assez largement inspiré Alfred Lacroix dans la *Notice historique*, que nous livrons ici à la connaissance du public, en dépit de l'avertissement de l'auteur qui avait pris soin de préciser que « *cette notice n'est pas destinée à l'impression* ». Seule la ponctuation, défectueuse sur l'original, et l'usage des majuscules, ont fait l'objet de corrections dans le texte qui suit.

L'intérêt de ce texte par rapport à celui publié par Alfred Lacroix est principalement d'apporter des informations nouvelles sur la vie du laboratoire de géologie de la Sorbonne à l'époque de Munier-Chalmas, ses fréquentations et ses élèves. Pour davantage de précisions sur son œuvre scientifique, on se reportera à la *Notice sur les Travaux scientifiques de M. Munier-Chalmas*, qu'il publia en 1903 à l'appui de sa candidature à l'Académie des sciences.

Nous remercions vivement Madame Florence Greffe, conservateur des Archives de l'Académie des sciences, d'avoir bien voulu autoriser la reproduction de ce document.

Jean Gaudant

Cher Maître,

Vous me demandez de rappeler mes souvenirs sur le professeur Munier-Chalmas, que j'ai connu. C'est une physionomie très particulière qui mérite de nous arrêter plus d'un instant. Je ne vous parlerai pas de ses travaux scientifiques. On en trouve la bibliographie complète et le sommaire explicatif dans le livre qu'il a consacré à ses travaux, publié à l'occasion de sa candidature comme membre de l'Académie des sciences. Je vous donnerai les détails que je connais sur sa vie personnelle, son caractère, sur ses collaborateurs et amis.

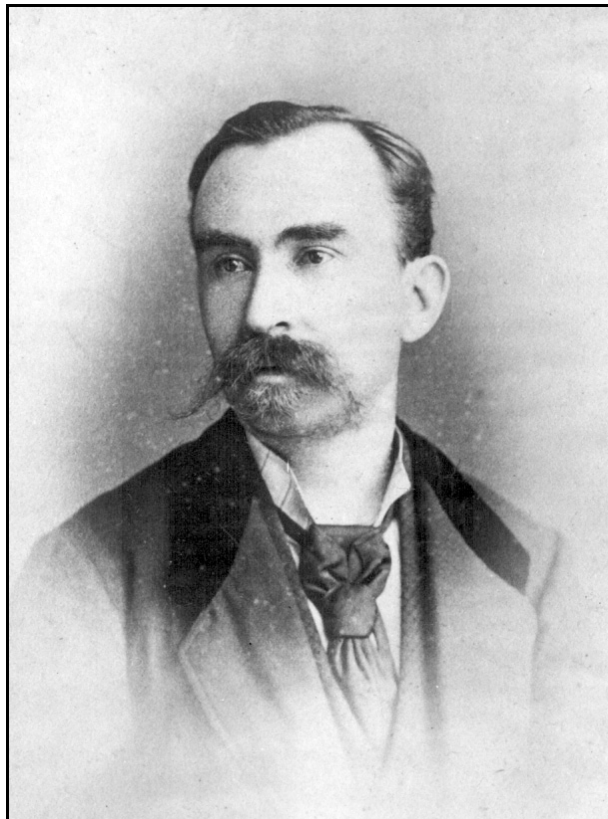


Fig. 1. Portrait d'Ernest Munier-Chalmas (1843-1903) d'après un document inédit conservé aux Archives de l'Académie des sciences.

Munier était le fils d'un pharmacien de Tournus (Saône-et-Loire). Il est né le 7 avril 1843. Il a été orphelin de bonne heure et élevé par sa mère dans des conditions très pénibles, ruinée par un notaire qui s'était enfui avec ce qu'ils possédaient. Il n'a eu qu'une instruction primaire et son caractère était déjà indépendant et difficile. Dès sa jeunesse, il a commencé à collectionner des fossiles, ceux du Jurassique, des minéraux, des ossements trouvés dans le diluvium et des silex taillés, sans que nous sachions par quelle circonstance il y avait été conduit. Il vint à Paris avec sa mère en 1861 et ils demeuraient rue des Boulangers. Cherchant une occupation, il entra au laboratoire de minéralogie du Muséum chez le professeur Delafosse¹, mais il était si mal rétribué que sa mère chercha autre chose. Il entra comme employé dans une maison de forage, la vieille maison Mulot père et fils², puis Léon Dru³. Il ne

¹ Gabriel Delafosse (1796-1878), professeur de minéralogie à la faculté des sciences de Paris depuis 1841 fut, de surcroît, professeur de minéralogie au Muséum national d'Histoire naturelle de 1857 à 1876.

² Georges Mulot (1792-1872) fut désigné pour forer le puits artésien de Grenelle, achevé en 1841.

devait pas y rester bien longtemps, un an environ, mais il y apprit des choses techniques et s'y créa des relations qui eurent une lointaine répercussion sur toute sa vie. Il se mit à suivre les excursions géologiques du Muséum et de la Sorbonne. Là il fit connaissance de M. Edmond Hébert⁴, professeur de géologie, auquel il montra ses récoltes, en témoignant le désir de continuer l'étude des fossiles. M. Hébert s'intéressa à lui et, à la fin de 1862, il entra comme aide dans son laboratoire de la Sorbonne. Il faut songer à ce qu'était alors ce laboratoire de géologie. Il était installé dans deux petites maisons très vieilles de la rue St. Jacques qui tenaient à peine debout, on avait percé quelques portes, refait des escaliers, mais rien n'était de plain-pied. On avait fermé toutes ouvertures sur la rue St. Jacques. On y accédait par une arrière-cour de la vieille Sorbonne dans laquelle travaillaient des chimistes sous des auvents et où le petit personnel lavait son linge. On s'y heurtait à des amas de détritiques de tout genre. Mr. Hébert avait son bureau au premier, mais les salles de cours étaient au rez-de-chaussée dans un amphithéâtre de la rue de la Sorbonne. Munier y fut bientôt partout, travaillant de la cave au grenier, examinant toutes choses. Il y installa une ancienne coupe de la colline de Meudon formée de roches naturelles superposées, le « *Meudon sous verre* » des élèves qui est devenu légendaire. La collection géologique était formée des matériaux les plus divers, des récoltes des professeurs de la chaire de géologie, de Constant Prévost, son premier titulaire en 1830, d'Hébert qui avait déjà beaucoup visité le bassin de Paris, et encore de l'ancien fonds de Brongniart⁵, conservé dans de petits meubles avec notes et gravures qui existent encore dans les sous-sols de la nouvelle Sorbonne. Mais le caractère de Munier étant fort indépendant, il faisait mille choses différentes et M. Hébert n'était pas un homme facile. Il se fâchait pour des futilités, Munier lui tenait tête et ils avaient des discussions orageuses. D'autre part Munier commençait à rendre des services, il préparait les fossiles avec une grande adresse, il avait une mémoire très sûre, il soignait les cartes les coupes, les dessins des fossiles ; il savait où toutes choses se trouvaient, il devenait la mémoire du professeur. Nous l'avons même soupçonné de cacher certains échantillons dont Hébert pouvait avoir besoin pour les lui apporter triomphalement. Un des motifs les plus fréquents des discussions était l'absence de Munier. Il ne restait pas à sa place à la disposition du patron ; il était à la cave, au grenier, chez le libraire, en réalité il était aussi dans un petit café du voisinage à bavarder avec des amis ; on allait l'y chercher. Il avait toujours quelques mauvaises raisons à donner pour expliquer son absence, mais Hébert n'en était pas dupe et le menaçait de le renvoyer. Nous l'entendons encore crier avec son accent spécial : « *Monsieur Munier, je vous chasse, allez-vous en* ». Munier prenait son chapeau, faisait mine de sortir par une des nombreuses portes, mais n'allait pas loin. Une heure après, quand Hébert était calmé, on voyait rentrer Munier qui disait avoir oublié « *quelque chose* » et qui se remettait au travail. Tout paraissait apaisé et Munier restait. Les discussions allaient même si loin qu'Hébert lui fermait la porte en lui défendant de revenir. Alors Munier envoyait sa mère intercéder pour lui. Elle l'excusait auprès du maître, l'assurait de son dévouement, et lui faisait un tableau touchant de sa situation malheureuse ; Munier rentrait modestement, jusqu'à

³ Léon Dru (1836-1904) avait créé sa propre entreprise de forage.

⁴ Edmond Hébert (1812-1890) fut titulaire de la chaire de géologie de la faculté des sciences de Paris de 1857 à 1890.

⁵ Alexandre Brongniart (1770-1847) enseigna la minéralogie et la géologie à la faculté des sciences de Paris de 1809 à 1822 comme suppléant de René-Just Haüy (1743-1822) qui était le titulaire de cette chaire.

un nouvel éclat. Un autre sujet de brouille fut la présence de Vélain⁶ au laboratoire. Au contraire de Munier, il avait suivi la filière des études ; il était bachelier et préparait sérieusement sa licence. Munier en était jaloux et lui faisait toutes sortes de mauvaises farces. Il avait acquis, cependant, de précieuses connaissances scientifiques, il allait voir Deshayes pour y apprendre la conchyliologie ; il avait été très amicalement accueilli par Crosse, directeur du *Journal de Conchyliologie*, qui lui avait accepté quelques notes.

Il s'était fait présenter à la Société géologique dès 1862 par MM. Hébert et Deshayes, et il courait les environs de Paris avec des amis, entre autres le docteur Goubert qui était en train de faire des communications intéressantes sur les lignes de chemin de fer du second réseau des environs de Paris : la ligne de Malesherbes, ligne de Dreux, de Coulommiers, etc., mais il mourut très prématurément en 1869. L'année 1870 se passa difficilement, Munier, comme fils de veuve, fut classé dans la Garde nationale. Mais Vélain dans la Garde mobile s'était distingué à la défense de Soissons et avait reçu la médaille militaire, et Munier en était devenu jaloux. Il critiquait cette distinction, il racontait que les ossements de *Lophiodon* trouvés par Vélain aux environs de Soissons provenaient en réalité du Midi de la France.

La jonction du Jurassique et du Crétacé était à cette époque la grande question géologique en litige, pour la classification des calcaires blancs de la Provence « *étage tithonique* ». Hébert soutenait une polémique très dure contre presque tous les autres géologues. Vélain, devenu licencié, fut envoyé dans le Midi pour y préparer un doctorat favorable aux idées du maître. Mais Vélain n'avait pas trouvé les choses comme Hébert les avait dites, comme d'autre part il avait peur d'indisposer son chef, il n'avait voulu donner aucune conclusion, et n'avait communiqué que ce qui pouvait cadrer avec ses vues. Munier avait démêlé cette situation et il traitait publiquement Vélain de menteur. Une diversion se présenta heureusement qui atténua cette cohabitation pénible : en mars 1873 Vélain partit avec l'amiral Mouchez en croisière le long des côtes de l'Algérie et de la Tunisie, abandonnant complètement sa thèse sur le Tithonique du Midi. Bientôt après, il partait comme géologue de l'Expédition du Passage de la Vénus (9 décembre 1874) pour l'île St. Paul. Il en rapporta des matériaux intéressants qui furent la matière d'une double thèse géologique et zoologique passée en 1878.

Pendant ce temps il se présentait pour Munier une occasion de voyager qui fut capitale. En 1867, au moment de l'Exposition universelle, divers géologues autrichiens et hongrois avaient invité Hébert à visiter leur pays : l'Autriche. Mais Hébert ne pouvait partir sans Munier, qui seul connaissait assez les fossiles. Le voyage eut lieu en 1875, ils visitèrent l'Autriche, la Hongrie, la Dalmatie, toute la haute Italie, faisant des constatations importantes et recueillant de beaux fossiles. La question débattue était alors devenue celle de la subdivision du Tertiaire, spécialement la place à donner aux sables de Fontainebleau, dont la faune se rattachait aussi mal à l'Éocène qu'au Miocène, qui était aussi loin du calcaire grossier de Paris que des faluns de la Touraine. Munier revint avec la conviction que l'admission de l'Oligocène comme terme nouveau intermédiaire était une nécessité ; Hébert n'en voulait pas. Le grand

⁶ Charles Vélain (1845-1925) bénéficia de la création en 1897 d'une chaire de géographie physique à la faculté des sciences de Paris.

géologue Tournouër⁷, depuis longtemps, préconisait cette solution et Munier avait pour lui le plus grand respect. C'est de l'étude du Vicentin que Munier devait quelques années après faire sa thèse de doctorat.

En 1876, Munier avait obtenu à la Société géologique le prix fondé par Mr. Viquesnel, destiné à récompenser le travail d'un géologue débutant. Il fut le premier lauréat et la médaille lui fut remise par Jannetaz⁸, professeur de minéralogie, « *comme un encouragement à ses études sur la botanique fossile* », en allusion aux curieux moulages de fleurs obtenues dans le travertin de Sézanne, que Vélain dans un de ses « *à peu près* » dont il était coutumier, appelait le « *traversin de Suzanne* ».

C'est dans ces locaux incommodes et répugnants que toute une pléiade d'élèves empressés préparaient leurs thèses avec autant d'ardeur que de succès ; c'est l'époque de Fallot⁹, Kilian¹⁰, Bigot¹¹, puis Vasseur¹², Seunes¹³ et de nombreux étrangers qui trouvaient à Paris un enseignement magistral.

Munier faisait partie du Comité de la Paléontologie française chargé de poursuivre l'œuvre d'Alcide d'Orbigny, avec son ami Deslongchamp¹⁴ de Caen, le docteur Fromentel¹⁵ de Gray, et quelques autres ; ces réunions étaient une occasion de bons déjeuners, dîners et autres amusements. On finissait à la Closerie des Lilas où Munier était connu sous l'amusant sobriquet de Calchas, mais Cotteau¹⁶ et de Saporta¹⁷, s'étaient retirés du comité pour traiter directement avec Masson : la compagnie n'était pas pour eux assez sérieuse.

Munier, avec les élèves, avait une attitude très particulière, il était jaloux de leurs petites trouvailles et n'était guère favorable à leur publication. Il connaissait déjà toutes les questions dont on venait lui parler ; il les savait beaucoup mieux, depuis longtemps ; il questionnait ses interlocuteurs avec habileté et se faisait raconter si bien tout ce qu'ils savaient qu'à la fin de

⁷ Raoul Tournouër (1822-1882) était un géologue et paléontologue amateur renommé qui étudiait principalement les mollusques fossiles.

⁸ Édouard Jannetaz (1832-1899) fut préparateur puis assistant au laboratoire de minéralogie du Muséum national d'Histoire naturelle que dirigeait Gabriel Delafosse. Il suppléait celui-ci dans son enseignement à la faculté des sciences de Paris.

⁹ Emmanuel Fallot (1857-1929) fut, de 1888 à 1924, professeur de géologie à la faculté des sciences de Bordeaux.

¹⁰ Wilfrid Kilian (1862-1925) fut, de 1892 jusqu'à sa mort, professeur de géologie à la faculté des sciences de Grenoble.

¹¹ Alexandre Bigot (1863-1953) succéda de 1889 à 1933 à son beau-père, Eugène Eudes-Deslongchamps, dans la chaire de géologie et paléontologie de la faculté des sciences de Caen.

¹² Gaston Vasseur (1855-1915) fut nommé en 1888 professeur de géologie à la faculté des sciences de Marseille où il exerça jusqu'à sa mort.

¹³ Jean Seunes (1849-1920) occupa de 1893 à 1919 la chaire de géologie à la faculté des sciences de Rennes.

¹⁴ Eugène Eudes-Deslongchamps (1830-1889), élève d'Edmond Hébert, succéda à son père en 1867 dans la chaire de zoologie de la faculté des sciences de Caen, puis occupa de 1883 à sa mort la chaire de géologie et paléontologie de cette faculté.

¹⁵ Édouard de Fromentel (1824-1901), médecin à Gray (Haute-Saône), fut un paléontologue renommé, auteur de travaux sur les polypiers et les spongiaires fossiles.

¹⁶ Gustave Cotteau (1818-1894), magistrat à Coulommiers, puis à Auxerre, fut un paléontologue renommé, spécialiste d'échinodermes fossiles.

¹⁷ Gaston de Saporta (1823-1895) était un paléobotaniste amateur de renommée internationale.

l'entrevue ou dans une rencontre suivante, il arrivait à leur persuader qu'il avait fait cette découverte bien avant eux. Il ne lisait jamais, il écrivait moins encore, et il était impossible au secrétaire de la Société géologique d'obtenir le manuscrit de ses communications. Je rapporterai ici un souvenir personnel qui s'est présenté cent fois avec M. Munier : je lui avais apporté pour la détermination une série de spongiaires de Maestricht ; il m'assura que leur nom ne pouvait être obtenu sans la bonne connaissance de leur réseau spiculaire, qu'il allait les attaquer à l'acide, qu'il réussirait très bien, et que nous ferions cette publication ensemble. J'accepte, jamais je n'ai entendu parler de mes spongiaires ; vingt fois je les ai réclamés ; il ne savait où ils étaient, cela ne valait pas la peine, etc. Mr. Munier avait passé à un autre travail, qui avait pour lui l'attrait de la nouveauté et il était incapable de terminer l'étude précédente.

En 1880 le grand ingénieur Delesse¹⁸, professeur de minéralogie et de géologie à l'École normale, réclama Munier comme préparateur. Ce fut pour lui une période excellente, il avait de nouvelles collections à mettre en ordre, des élèves qui lui étaient propres, auxquels il faisait le complément du cours et qu'il préparait à la licence, souvent il eut à suppléer son chef. Il était dans un milieu choisi et tous ses collègues étaient des savants dans leurs branches. Il conduisait avec succès les élèves sur le terrain et tous ceux qui ont passé par son enseignement en ont gardé le meilleur souvenir. Il fallait le voir portant le sac au dos, avec cette grande carnassière où il y avait de tout : ses outils pour dégager les fossiles, des boîtes vides, un mètre, des petits sacs numérotés, une boussole, une loupe, une pelote de ficelle, une bougie, et aussi un croûton de pain et du saucisson, des cartes, des carnets, tout un monde. Il marchait très vite ; puis s'arrêtait longuement devant une coupe pour en donner une explication complète. En même temps il suit les cours à la Sorbonne pour préparer lui-même sa licence. Il est assidu chez Lacaze-Duthiers¹⁹, Bornet²⁰, au Collège de France, chez Fouqué²¹ ; au Muséum, nous le trouvons chez Fischer²², chez Gaudry²³, où nous le rencontrons à dîner chaque hiver dans ce salon si accueillant de la rue Bonaparte. Son activité est grande ; il aide son ancien patron Léon Dru, dans ses projets de grands travaux publics, se chargeant, par exemple de l'examen des fossiles recueillis lors de l'expédition du commandant Roudaire²⁴ dans les terrains bas des Chotts de la Tunisie (1878-1881). Puis ce fut l'étude de la région de Bechtaou²⁵, en 1884, qui est celle des eaux minérales du Caucase,

¹⁸ Achille Delesse (1817-1881), ingénieur des mines, fut affecté en 1850 à l'inspection des carrières du département de la Seine. Il enseignait de surcroît la géologie à l'École normale supérieure.

¹⁹ Henri de Lacaze-Duthiers (1821-1901) obtint en 1865 la chaire d'histoire naturelle (Annélides, mollusques et zoophytes) du Muséum national d'Histoire naturelle, qu'il céda en 1869 à Gérard-Paul Deshayes.

²⁰ Édouard Bornet (1828-1911), docteur en médecine, fut élu en 1886 membre de la section de botanique de l'Académie des sciences.

²¹ Ferdinand Fouqué (1828-1904) était pétrographe. Il fut nommé en 1877 professeur au Collège de France dans la chaire d'histoire naturelle des corps inorganiques.

²² Paul Fischer (1835-1893), aide naturaliste au Muséum national d'histoire naturelle, étudiait les mollusques actuels et fossiles

²³ Albert Gaudry (1827-1908) fut de 1872 à 1902 le titulaire de la chaire de paléontologie du Muséum national d'Histoire naturelle.

²⁴ Le commandant Élie Roudaire (1836-1885) était officier. Il fut chargé en 1864 d'une mission de géodésie dans la région des chotts de l'Est algérien. Ayant découvert que l'un des chotts occupe une dépression située au-dessous du niveau actuel de la Méditerranée, il conçut un projet d'établissement d'une mer intérieure dans cette région.

²⁵ Massif montagneux du Caucase, proche de l'Elbrouz.

plus tard l'étude d'un projet de canal devant rejoindre la Volga au Don (1887). Son ami Paulin Arrault²⁶, devenu associé de la maison Dru, le consultait pour tous ses travaux de forage.

Il était entré comme collaborateur à la Carte géologique de France, et comme, vers 1885, les géologues furent appelés à donner leur avis sur les questions d'hygiène, sur les distributions d'eau aux communes, Munier se lança avec ardeur dans cette voie dont il n'avait pas oublié la technique. Il s'appliquait même si bien à cela qu'il en négligeait ses autres occupations, et Haug²⁷ ne se lassait pas de répéter qu'il ne voulait pas verser dans cet écueil, et qu'il ne ferait jamais de géologie appliquée. Aussi, quand plus tard cette question d'application des sciences géologiques aux besoins des populations et à l'industrie humaine, devint plus pressante, Haug n'hésita pas à réclamer la création à la Sorbonne d'une chaire de géologie appliquée, dont Léon Bertrand²⁸ est devenu le premier titulaire, lointaine conclusion dont nous avons signalé les débuts. Cependant, la rivalité de Munier et Vélain persistait. Vélain avait fait un mariage fort honorable avec Melle Brun, sœur d'un de ses camarades de licence. Il fallait une solution, Munier la découvrit, en travaillant à faire créer à la Sorbonne une chaire de géographie physique, seconde chaire de géologie, pour laquelle Vélain en raison de ses voyages et de la facilité de son enseignement se trouvait tout indiqué, et à laquelle il fut nommé. Le champ lui restait libre.

Vers cette époque Munier perdit sa mère. Il se mit en ménage avec une serveuse de chez Laveur où il prenait sa pension à table d'hôte. Il demeurait alors au carrefour Buci mais donnait son adresse rue Notre Dame des Champs, s'étant entendu avec un concierge pour y recevoir son courrier. De 1885 à 1890 Munier préside au transfert et à l'installation des collections de l'ancienne Sorbonne dans son nouveau local, nous l'entendons encore discuter avec l'architecte, Mr. Nénot²⁹, puis avec l'entrepreneur, même avec les ouvriers. Il surveillait tout, il avait des idées sur tous les détails. Et si le laboratoire de géologie est aussi bien installé, c'est à Munier qu'on le doit. Souvent ses idées rencontraient des obstacles en raison des dépenses qu'elles entraînaient, mais Munier persistait et mettait son point d'honneur à les franchir et Hébert le laissait faire ; il s'était peu à peu déchargé sur lui de tous les détails intérieurs et Munier avait même pu choisir des aides. C'est sur la présentation de Vélain, qui avait connu Haug en excursion dans les Vosges, lorsqu'il était étudiant à Strasbourg, trop français pour les Allemands, que ce dernier entra au service du laboratoire de la Sorbonne. Munier avait besoin d'avoir auprès de lui un aide connaissant parfaitement l'allemand, pour lui faire un compte rendu parlé des travaux étrangers parus dans cette langue, car Munier ne savait aucune langue étrangère, et Haug, qui était un travailleur consciencieux et appliqué, prit bientôt près de Munier une grande place. Munier n'avait aucune relation sérieuse à l'étranger, hors de ses élèves, et il était peu connu. Il n'était membre d'aucune société étrangère et il n'avait aucun correspondant. Quand survint la mort d'Hébert en 1890, Munier était le seul pouvant le remplacer, et il était désigné par tous pour ce poste, mais les titres universitaires lui

²⁶ Paulin Arrault, ingénieur foreur, acheva de 1893 à 1903 le forage du puits artésien de la Butte-aux-Cailles à Paris.

²⁷ Émile Haug (1861-1917) succéda en 1904 à Ernest Munier-Chalmas dans la chaire de géologie de la faculté des sciences de Paris, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

²⁸ Léon Bertrand (1869-1947) occupa la chaire de géologie appliquée jusqu'en 1938.

²⁹ Henri-Paul Nénot (1853-1934) fut l'architecte de la nouvelle Sorbonne.

manquaient. On avait un moment pensé à Lory³⁰, de Grenoble, pour l'enseignement à Paris et il y était venu pour occuper la chaire de géologie pendant un semestre, mais Lory s'exprimait si mal, avait si peu de connaissances générales en dehors de celles des Alpes, que son échec avait été complet. On décida au ministère que Munier serait dispensé du baccalauréat, qu'il irait passer sa licence à Caen devant son ami Deslongchamps³¹ et qu'il préparerait une thèse de doctorat sur un sujet qu'il connaissait bien, sur le Vicentin. Ce programme fut suivi, mais n'alla pas sans difficultés ; sa licence à Caen avait été une discussion, il avait voulu prouver à Deslongchamps qu'il connaissait la géologie de Normandie mieux que lui, puis le professeur de botanique Morière³² n'entrait pas volontiers dans la combinaison, mais on disait que la dépêche ministérielle enjoignait d'une manière impérative de le recevoir. Pour la thèse de doctorat, tout le monde s'y était mis, Mr. et Mme. Oehlert³³ l'avaient emmené à Mayenne pour l'obliger à écrire. Dans le laboratoire, ses amis y travaillaient, l'un avait rédigé la bibliographie du Vicentin, l'autre la pétrographie. La mise en page, les croquis, la correction des épreuves, avaient subi de longs retards. Enfin cette formalité fut accomplie : et Munier nommé professeur titulaire (thèse du 5 mars 1891).

Ceux qui n'ont connu Munier que depuis cette époque ne peuvent que difficilement se rendre compte de la transformation de son caractère. L'homme ombrageux, défiant, rustique, des débuts s'était amendé au contact des hommes instruits et distingués qui l'entouraient. La lutte qu'il avait dû mener contre tous pour percer et arriver au premier rang, les difficultés qu'il avait rencontrées en lui-même pour devenir plus sociable, tout cela s'était peu à peu estompé ; sa jalousie s'était calmée et son accueil était devenu même cordial. Son intelligence très vive, sa mémoire admirable, son coup d'œil très sûr, étaient appréciés dans le monde géologique et on était disposé à lui pardonner ses lacunes, la difficulté qu'il éprouvait à aboutir, à rédiger, à étendre ses pensées d'une manière moins brève, à donner ses raisons.

Il continuait à courir, à visiter les Pyrénées avec Jacquot³⁴, le Massif central avec Michel-Lévy³⁵, le Boulonnais avec Pellat³⁶. Dans le domaine paléontologique c'était la description des rudistes avec Toucas³⁷, la classification des charnières de mollusques avec

³⁰ Charles Lory (1823-1889) fut professeur de géologie à la faculté des sciences de Grenoble de 1849 jusqu'à sa mort.

³¹ Sur ce point, la mémoire de Gustave Dollfus fait défaut car Eugène Eudes-Deslongchamps (1830-1889) était décédé l'année précédente. C'est donc en principe son successeur, Alexandre Bigot – lequel avait préparé sa thèse au laboratoire de géologie de la Sorbonne – qui fut très probablement sollicité.

³² Jules Morière (1817-1888) fut, à partir de 1856, professeur d'histoire naturelle à la faculté des sciences de Caen. Botaniste, il était également géologue et paléontologue.

³³ Daniel Oehlert (1849-1920) était un paléontologue spécialiste des brachiopodes paléozoïques. Il était le directeur de la bibliothèque et le conservateur des musées d'archéologie et d'histoire naturelle de Laval.

³⁴ André-Eugène Jacquot (1817-1903), ingénieur des mines, dirigea le Service de la Carte géologique de France de 1875 à 1887.

³⁵ Auguste Michel-Lévy (1844-1911), ingénieur des mines, succéda à André-Eugène Jacquot à la tête du Service de la Carte géologique de France, qu'il dirigea de 1887 jusqu'à sa mort.

³⁶ Edmond Pellat (1830-1907) était inspecteur général des établissements de bienfaisance au ministère de l'Intérieur. Il présida la Société géologique de France en 1876.

³⁷ Aristide Toucas (1843-1911) était militaire de carrière. Il mit sa retraite à profit pour étudier les mollusques fossiles du groupe des rudistes.

Félix Bernard³⁸ qui l'occupait ; sitôt qu'une question surgissait il s'y lançait avec ardeur, Ch. Schlumberger³⁹ scrutait les foraminifères et Munier s'y précipitait avec lui, et rien n'était curieux comme l'intimité du vieil ingénieur avec un néophyte qui aurait pu être son fils.

Il voulait dire son mot sur toutes les questions et il les animait de son ardeur, de sa clairvoyance, voulant dépasser ses collaborateurs. Souvent le premier travailleur avait disparu et Munier demeurait sur la brèche. Félix Bernard s'est toujours plaint d'avoir été pillé à fond, mais il ne lui en voulait pas, car il en avait reçu d'autres services. Les travaux se succédaient dans le laboratoire neuf avec une belle abondance. Munier visitait la vallée du Rhône avec Fontannes⁴⁰, la Provence avec Marcel Bertrand, mais il ne se laissait pas entraîner vers la tectonique, les théories nouvelles des chevauchements l'effrayaient, ainsi que celles des charriages, il n'en parlait pas volontiers. Du reste Munier était un homme réfléchi et fermé sur bien des sujets, nous ne l'avons jamais entendu parler politique, philosophie ou religion. Il vivait de plus en plus dans son laboratoire et lançait ses élèves sur des thèses de géologie étrangère, en Espagne principalement, où il savait qu'il y avait beaucoup à faire ; Hermite aux Baléares⁴¹, Nicklès⁴², Larrazet⁴³, Dereims⁴⁴. Il participait en 1886 à la course de la Société géologique en Bretagne, arrivait vice-président en 1890 et président en 1891, sans jamais avoir été secrétaire, et remplaçait Hébert à la Sorbonne la même année (Hébert est mort le 4 avril 1890).

Parmi les travaux des dernières années où, libre de toutes préoccupations matérielles, il pouvait à son gré disposer de son temps, il faut signaler la collaboration amicale et fructueuse qu'il mena avec de Lapparent⁴⁵ pour l'établissement d'une classification systématique générale des terrains, publiée à part, et mise en œuvre dans le beau *Traité de géologie* de ce maître regretté. Tout ce que Munier recevait comme lettres et extraits, tout ce qu'il trouvait l'occasion d'acheter, était donné par lui à la bibliothèque du laboratoire, dont la bibliothèque d'Hébert avait formé la base.

C'est en 1902 que la santé de Munier commença à s'altérer et qu'il dut prendre des ménagements ; ses visites pour sa candidature à l'Institut lui furent très pénibles. Il avait grossi, son teint était devenu cireux. On l'avait mis au régime, mais il dissimulait tant qu'il pouvait son état, si bien même que lorsqu'il partit pour se reposer à Aix-les-Bains, au mois

³⁸ Félix Bernard (1863-1898), malacologiste, était aide naturaliste au Muséum national d'Histoire naturelle. Il est notamment l'auteur d'un important mémoire *Sur le développement et la morphologie de la coquille chez les Lamellibranches*, publié de 1895 à 1897 dans le *Bulletin de la Société géologique de France*.

³⁹ Charles Schlumberger (1825-1905), ingénieur de la marine, s'installa à Paris en 1879 et y demeura pour étudier les foraminifères.

⁴⁰ Charles-François Fontannes (1839-1886) fut un géologue et paléontologue amateur qui se spécialisa dans l'étude de la géologie du couloir rhodanien.

⁴¹ Henri Hermite (1847-1880) : Études géologiques sur les îles Baléares (Majorque et Minorque). Thèse, Paris, 1879.

⁴² René Nicklès (1859-1917) : Étude du terrain crétacé du Sud-Est de l'Espagne. Thèse, Paris, 1891.

⁴³ A. Larrazet : Recherches géologiques sur la région orientale de la province de Burgos et sur quelques points des provinces d'Alava et de Logrono. Thèse, Paris, 1896.

⁴⁴ Alfredo Dereims (1862-1933), futur chargé de cours à la faculté des sciences de Paris : Recherches géologiques dans le Sud de l'Aragon (Espagne). Thèse, Paris, 1898.

⁴⁵ Albert de Lapparent (1839-1908), ingénieur des mines, enseigna la géologie à partir de 1876 à l'institut catholique de Paris.

d'août 1903, à la fin de l'année scolaire, personne ne pensait qu'il aurait une fin si prochaine et si prompte⁴⁶. Personne n'était avec lui⁴⁷. Sa mort, due à une angine de poitrine, fut annoncée en une ligne à la Société géologique et c'est à peine si nous trouvons quelques notes sur lui dans le discours présidentiel de Mr. Boule⁴⁸, du 26 mai 1904, dans lequel il rappelait les événements principaux de l'année écoulée. Il s'en remettait pour une notice analytique de ses travaux à son successeur éventuel. On sait que ce successeur n'a pu trouver le temps de rédiger ce travail ; pas plus que Munier, successeur d'Hébert, n'avait trouvé le temps de rappeler la vie de son maître, sur lequel nous ne savons presque rien.

Nous n'avons actuellement sur Munier qu'une courte notice de Pervinquière et, dans le *Journal de Conchyliologie* (tome 52, p. 100 à 104), un travail plus long. Cependant, à côté de la liste des travaux scientifiques d'un homme, combien il y a de choses intéressantes à connaître : le mobile de ses actions, le choix de ses sujets, la continuité et l'arrêt de ses réflexions ; il y a souvent des motifs qui n'appartiennent pas au déroulement naturel des faits, mais à des raisons personnelles, que l'étude de la vie peut seule faire connaître.

C'est pour cela que les notices un peu étendues, comme celles que l'Académie consacre à ses membres, prennent pour nous un si grand intérêt.

Paris 24 juin 1928

G. Dollfus

⁴⁶ Ernest Munier-Chalmas est décédé à « Saint-Simon près d'Aix-les-Bains » dans la nuit du 8 au 9 août 1903, dans des circonstances que la morale bourgeoise réprouve, si l'on en croit une rumeur persistante.

⁴⁷ Le maire d'Aix-les-Bains se résolut donc à informer le doyen de la faculté des sciences de Paris, qui avisa à son tour le président de l'Académie des sciences. Ce n'est toutefois qu'en janvier 1904 que la question du règlement des frais d'obsèques fut résolue, conjointement par la faculté des sciences de Paris et l'Académie des sciences. Le maire d'Annecy fit alors savoir qu'il ne voyait pas « d'inconvénient à ce qu'il soit procédé, sans plus de retard, à l'inhumation de M^r Munier-Chalmas ».

⁴⁸ Marcelin Boule (1861-1942) succéda de 1902 à 1936 à Albert Gaudry dans la chaire de paléontologie du Muséum national d'Histoire naturelle.